

# Michaël Ferrier chez les fantômes

AUTEUR DE DEUX RÉCITS REMARQUÉS, *KIZU* ET *TOKYO, PETITS PORTRAITS DE L'AUBE*, MICHAËL FERRIER REVIENT, DANS *SYMPATHIE POUR LE FANTÔME* (GALLIMARD), SUR « L'IDENTITÉ DE LA FRANCE ». LAURÉAT 2011 DU PRIX LITTÉRAIRE DE LA PORTE DORÉE DÉCERNÉ PAR LA CITÉ NATIONALE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION, CE ROMAN ALLÈGRE OSCILLE ENTRE COMÉDIE SARCASTIQUE ET ODE À LA LITTÉRATURE.

**D**ANS *Sympathie pour le fantôme*, il y a toujours un orage pour « laver » la comédie du jour. La bêtise kilométrique de la marchandise télévisuelle, les enjeux invisibles d'un colloque sur l'avenir de la culture française, un ciel uniformément gris qui plombe l'horizon. Seul « le grand cerisier » résiste imperturbablement à tout, orages, tornades ou typhons. Normal, c'est lui le repère, la boussole, la colonne vertébrale. C'est lui – mais aussi toutes les composantes de ce que l'auteur appelle le « dehors », un Tokyo « latéral », ses bars louches, ses figures nocturnes, ses panoramas à couper le souffle, le désordre de ses banlieues, la « cadence » du Mont Fuji ou une « prune » magique révélant à ceux qui la boivent un goût de temps – qui assure, mine de rien, à la manière d'un fil rouge, la fragile permanence des choses.

**I**NSTALLÉ à Tokyo depuis une quinzaine d'années pour y enseigner la littérature française, Michaël Ferrier dresse de livre en livre, depuis *Kizu* (Arléa) et *Tokyo, petits portraits de*

*l'aube* (Gallimard), un portrait cubiste de la mégapole nipponne, où s'esquisse une manière d'anthropologie sur le vif de la civilisation japonaise. Entre rencontres, intersections et fêlures, on voit émerger tout un peuple inconnu de personnages singuliers, ruelles obscures et bars à saké. Avec *Sympathie pour le fantôme*, il prolonge – et intensifie – cette expérience extérieure. Un gratte-ciel livre un « panorama époustouflant » sur la nuit tokyoïte et la traversée de sa banlieue fait de la capitale nipponne « la plus belle ville laide du monde ». Mais, s'appuyant sur la basse continue de ses observations, Michaël Ferrier superpose une autre aventure, celle des passions qui ont agité, de New York à Tokyo, en passant – macération du masochisme national oblige – par Paris, un petit monde d'universitaires, d'hommes politiques et de producteurs de télévision : les débats sur l'identité de la France et sur la perte de son influence culturelle. Un roman, comique et satirique de surcroît, plutôt qu'une prise de position en bonne et due forme, est-ce de l'inconséquence, voire de la provocation ? Mais non. Simplement de la logique. « *Il ne s'agit pas de brocanter des souvenirs, mais de reconstituer une mémoire* ». Et, pour parvenir à « remonter » ou à

« descendre » le « temps » dans tous les sens, pour arriver, tel un *Bateau ivre*, à le « dévaler » une seule voie possible : le roman.

**R**OMAN, donc. Le narrateur, jeune universitaire français installé à Tokyo, s'apprête à intervenir dans un important colloque sur l'avenir de l'influence culturelle de la France. Parallèlement, il est appelé par une chaîne de télévision japonaise pour animer une série d'émissions destinées à présenter au public nippon la culture française. Sollicité par la belle Yuko, directrice des programmes de la chaîne, il propose alors un synopsis dans lequel, plutôt que de présenter le récit national de façon linéaire, « *de Clovis à Zidane* », il suggère de revenir sur trois parcours singuliers, ceux des oubliés des livres d'histoire, des « fantômes » – l'indolent marchand d'art de Cézanne et de Picasso, Ambroise Vollard ; la maîtresse noire de Baudelaire, Jeanne Duval ; Edmond Albius, un esclave noir qui a découvert, à l'âge de douze ans, le principe de la fécondation artificielle de la vanille.